

Lacan Quotidien



« *Open the borders !* »

L'inconscient, c'est la politique, la chronique de Réginald Blanchet

La peur, cette passion dévastatrice bien ancrée dans son histoire pour en avoir maintes fois fait le tourment, s'empare à nouveau de l'Europe : la peur à l'état panique (1). Tout un chacun s'en est avisé, lorsqu'il n'en a pas été lui-même personnellement affecté, au vu des signes de désintégration de l'Union européenne affrontée aux dilemmes de ce qu'il est convenu d'appeler « la crise migratoire » (2). L'Europe cernée par les guerres et la misère alentour, elle-même en proie aux effets de l'adversité économique et politique, placée soudain sous le coup de l'afflux en masse de réfugiés chassés de chez eux, s'est trouvée prise en tenaille entre le rejet de la coercition pour les repousser de son territoire et la réprobation montante de la part de sa propre population d'une politique d'accueil, dont elle redoute les conséquences qui ne manqueraient pas de lui nuire, croit-elle.



L'Union européenne a vacillé dangereusement. Déjà Schengen, la convention sans doute la plus éloquente de l'Union n'est plus vraiment en vigueur, la libre circulation des personnes au sein de l'espace européen étant entravée sinon suspendue par les États de l'Est européen. Mais c'est surtout le spectacle de l'impuissance avérée de l'Union profondément divisée et incapable de traiter un problème qui, à la vérité, la dépasse, soit de l'avis des experts la plus grande crise migratoire à l'échelle de la planète depuis la Seconde Guerre mondiale, qui sème l'inquiétude et suscite le désarroi général.

La demande de sécurité, c'est « eux ou nous »

À vrai dire, c'est l'Union elle-même, son concept et ses institutions, qui s'est mis tout d'un coup à faire bruyamment symptôme. Elle apparaît désormais vouée à la disparition à moins d'une réforme en profondeur. Mais c'est justement la plausibilité même de cette dernière qui, en l'espace de quelques mois, est apparue définitivement hors de portée. Le fédéralisme, ou plus modestement quelqu'avancée conséquente dans sa direction, semble en effet ressortir à l'ordre du rêve éveillé. Les peuples le réprouvent et, dans sa donne actuelle, le projet européen est impopulaire. Le déclin semble s'avancer à pas vifs. Les Européens se déchirent, l'égoïsme national reprend ses droits, les pays ferment leurs frontières, érigent des murs et déploient des barbelés.

C'est en fait la guerre, qui ne dit pas son nom, faite aux migrants au motif d'assurer la sécurité et la tranquillité des citoyens. C'est là toute la question : ceux-ci se sentent menacés. Ils ressentent de plus en plus fortement le danger qui menace à mesure qu'augmente leur demande de plus en plus exorbitante de sécurité. Il ne s'agit plus, analyse Zygmunt Bauman (3), de la demande d'*assurance* qui vise à mutualiser le coût des dommages qui frappent individus et groupes dans la société démocratique de l'Occident, mais de l'exigence de l'annihilation du risque lui-même, de l'obsession de la sécurité exigée comme arme absolue. Or, une telle demande est impossible à satisfaire. À mesure de sa déception, c'est la panique qui gagne. Tout risque est synonyme de danger, et tout danger est menace vitale. L'impuissance d'y parer est source d'affolement, l'émoi se généralise et le désordre émotionnel devient pandémique. La société tremble sur ses bases et c'est le lien social lui-même qui s'abolit dans le non-sens. De sorte que la crise migratoire, s'il en est, est d'abord une crise de l'idéologie sécuritaire qui désormais constitue l'*habitus* de nos sociétés.

Or, c'est bien la demande irraisonnée de sécurité qui nourrit la donne actuelle de la subjectivité occidentale lorsqu'elle est affrontée au désordre du monde. La politique qui en résulte au niveau de l'État et des gouvernements ne fait que traduire cet état de fait et en redoubler la dynamique. De quoi est fait le refus du migrant qu'exprime, de façon véhémement, une part significative de nos concitoyens ? De leur peur. De la peur qu'ils ressentent pour leur survie. C'est ce que dit la mise en demeure qu'ils signifient, bulletins de vote en mains, à leurs dirigeants : « c'est eux *ou* nous ! » ; la menace, c'est « eux », le mal aussi ; ce sont eux qui font intrusion dans notre espace vital et nous mettent en péril ; le danger est de disparaître *nous-mêmes*. C'est la prophétie du « grand remplacement » propagée par les identitaires de toutes obédiences : les migrants, ceux qui aujourd'hui font effraction dans nos frontières et ceux qui dès longtemps se sont établis dans nos murs, nous raviront à terme notre territoire et s'y imposeront en maîtres ; ils définiront notre mode de vie et nous feront la loi.



Bref, on le voit, l'Autre qui fait peur en l'occurrence n'est pas n'importe lequel. Ce n'est pas l'Autre pris dans sa généralité d'altérité différentielle, l'Autre appelé dans la problématique du « rétablissement des oppositions symboliques », ici « eux / nous » et sa valence imaginaire (« lui, c'est lui ; moi, c'est moi ») (4). C'est l'Autre *envahisseur*, que dénonce la rumeur du « grand remplacement », que visent à appréhender les barbelés posés en extrême urgence pour faire barrage aux hordes qui, par millions désormais, débarquent sur nos rives et investissent nos territoires. C'est l'Autre qui a nom le « migrant » et religion, l'islam.

Le migrant, ange exterminateur

Deux caractéristiques lui donnent le visage du péril qui vient et font de lui l'objet privilégié de notre panique. Il est le représentant vivant, visible, de la *mondialisation*, qui dessaisit l'État-Nation de l'exercice de sa souveraineté. Celle-ci se déporte au niveau transnational. De sorte que ni les citoyens ni leurs gouvernements nationaux ne sont véritablement libres de leur politique. Ils sont dépendants d'un ordre et des interactions qui s'y nouent sur quoi leur prise est mal assurée. Ainsi la crise migratoire est à regarder précisément comme crise de la souveraineté nationale, nommément son déclin. Le réfugié en est le martyr vivant, victime chez lui de guerres civiles largement internationalisées. Sa voix ne compte pas, il ne décide pas, il est le résidu, le *paria* de cet ordre hors de son contrôle. Qu'il soit migrant dit « économique » ou réfugié « politique », la distinction a perdu de la pertinence qu'elle pouvait avoir au siècle passé – il apparaît comme le produit de cet ordre nouveau où personne n'est jamais chez soi : habitant son propre pays, il ne l'habite jamais en propre. Les frontières passent à l'intérieur de l'espace national et défont son unité. L'Autre n'est plus confiné à l'extérieur ni tenu à distance à l'intérieur. C'est, pour ainsi dire, le règne sans partage de l'*extime*.

Mais justement l'autre visage de l'immigré le fait apparaître comme l'ange qui fait peser sur tout un chacun la menace d'être un jour à son tour le laissé pour compte de l'ordre impitoyable d'une mondialisation pour l'essentiel hors de contrôle. Il se pourrait même que l'errant se transforme en exécutant armé de la menace s'il lui venait de s'insurger contre un ordre insupportable et attenter à son équilibre déjà défaillant.



De ces deux façons, c'est en tant que corps qu'il se fait menaçant. C'est comme corps qui prend trop de place qu'il est appréhendé. On lui fait grief de sa visibilité dans l'espace public. C'est aussi, dans les prophéties apocalyptiques, comme corps viral qui désintègre le corps social qu'il est mis au pilori et tenu en quarantaine. Le barbelé ne dit pas autre chose : il faut appréhender à même le corps ces facteurs de risque, ces corps auxquels il se pourrait bien que nous nous réduisions un jour à notre tour. Ces corps servent de chair à canon d'un nouveau genre à la politique d'un gouvernement qui menace l'Europe toute entière de la submerger de leur multitude à moins de satisfaire à ses requêtes. C'est l'objet *a* de la mondialisation : populations surnuméraires, chues de tout office d'ordre utilitaire, et par conséquent objets et substances de jouissance, celle-ci définissant par excellence l'ordre de l'inutile.

Le symptôme obsidional de l'Europe

La frontière, consolidée en mur ou fortifiée en barbelés, ne dit pas simplement la séparation et le rejet de l'envahisseur. Elle dit le repli défensif sur soi et plus avant le désir d'emmurement de ceux qui entendent se protéger de lui. Ce sont les deux faces du symptôme obsidional dont elle constitue pour ainsi dire « l'enveloppe formelle » (Lacan).

La frontière en l'occurrence ne se recommande pas tant par son efficacité fonctionnelle que par la théâtralisation qu'elle réalise du discours sécuritaire. Elle constitue proprement la subjectivité idoine à ce dernier : la subjectivité terrorisée qui ne requiert plus de faire société et territoire que claquemurée contre l'ennemi qui l'assaille. C'est sa défense, son obsession d'immunité contre l'Autre agresseur, qui la constitue comme Une et fait sa satisfaction. Elle ressortit à la jouissance de l'Un contre l'Autre, de l'Un qui se voudrait sans Autre. Mais cela à soi seul trahit l'impossible de cet Un qui ne saurait se saisir lui-même sans la référence à l'Autre et ne peut donc se constituer qu'altéré en son principe. C'est ce que le mur-frontière dressé dans sa technologie rudimentaire tente de conjurer. En se voulant barrage imperméable au multiple de l'Autre qui déferle, en se constituant comme assiégé, il se réalise comme unité à l'abri de l'Autre. Mais c'est aussitôt pour se révéler être pure fiction, car l'Un ici est stricte fonction de l'Autre, de l'Autre qui l'assaille. Il ne se constitue qu'à mesure de la menace de celui-ci. C'est dire que prétendant s'exempter de l'Autre, cette modalité de l'Un relève de l'impossible logique.



On tiendra que l'instance persécutrice qui étend sa fêrule sur nos sociétés apeurées, ce n'est ni l'Un ni l'Autre pris isolément, mais l'impossible qui les lie ensemble : l'impossible pour le *socius* de faire Un sans l'Autre, l'impossible pour l'Autre d'être sans sa limitation par l'Un. C'est ce double impossible qui assiège nos sociétés. C'est lui qui est au principe du symptôme obsidional qui se répand à l'échelon local comme épidémie typique de l'ère du global. La peur panique qui saisit aujourd'hui nos sociétés occidentales devant le séisme migratoire n'est autre que l'envers de notre passion pour le Mur : il est dressé contre l'Autre agresseur par l'Un qui s'enferme dans sa forteresse imprenable. Elle devient aussi bien sa prison.

L'affect de haine, dont on note régulièrement les éruptions dans le lien social, est ici l'affect de l'impossible lorsqu'il prend valeur d'impuissance subjective. La haine en ce cas n'est pas tout uniment haine de l'Autre, ni même premièrement, mais également haine de soi, toujours et de façon indétachable. Le djihadiste qui se fait exploser du même mouvement que ses victimes serait là la figure emblématique. Sa haine est la haine de l'impossible qui le persécute de ne pouvoir être sans l'Autre jusque dans la mort.

Ne serait-ce pas là la valeur prophétique du cri qui s'élève de notre proche lointain et nous fait entendre que c'est à nous faire accessible à l'Autre que l'on saura aussi atteindre à quelque Unité viable, soit se sortir de l'impossible qu'il en soit autrement et qui tue lorsque son rejet alimente la jouissance collective ? *Open the borders !* voudra aussi bien dire dès lors défaire les murailles de l'ostracisme, qui jette sur les routes de la désespérance ces flots de populations chassées de chez elles par l'impossible à supporter de l'Un totalitaire en conflit armé avec l'Autre, l'ennemi intérieur – l'apostat ou l'opposant politique – lorsqu'il n'est pas l'Autre culte, idolâtre par essence, ou l'Autre monde, règne satanique de la dissolution morale et puissance maléfique de toutes les dominations et humiliations de l'ordre global.

Athènes, 15 avril 2016

1 : La référence classique reste Jean Delumeau, *La peur en Occident (XIV^e-XVIII^e siècles). Une cité assiégée*, Paris, Fayard, 1978.

2 : Cf. « Crise des réfugiés : l'Europe vit un moment historique », *Le Monde*, 26 février 2016, éditorial rédigé avant l'accord conclu pour l'essentiel entre l'Allemagne et la Turquie, le 20 mars.

3 : « Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire », Paris, Seuil, 2007.

4 : L'axiomatique ici est faible : propre à tout expliquer du régime symbolique des sociétés réglées au Nom-du-Père, elle n'explique rien. Elle est, à la vérité, logiquement inconsistante : fondé dans la langue, l'ordre symbolique est par construction diacritique. La différence, prévalant sur le mode mineur de la distinction, et la frontière, fût-elle poreuse et disséminée, sont de structure. De même que l'identité, quoique « liquide » et pluralisée. Importants, en revanche, sont les signifiants-maîtres qui font l'ordonnance du lien social. Ils sont choisis pour eux-mêmes et pour le mode de jouissance dont ils sont les opérateurs, non pas premièrement aux fins d'instituer leur différence d'avec l'Autre société. Celle-là en découle tout naturellement.



Louise Bourgeois. C'est bien elle !

par Christiane Terrisse

Qu'il est émouvant, cinq ans déjà après son envol, d'entendre la voix de Louise Bourgeois, par la grâce de l'écriture de Jean Frémon (1), qui publie chez POL un hommage à la fois discret, précis et sensible à celle dont il dit – pudique – en quatrième de couverture : « j'avais de l'affection pour elle ».



Je l'avais rencontrée en juillet 1998 à l'occasion d'une interview pour la revue *Barca* ! (2) Le sésame fut alors le signifiant « psychanalyse ». Je revins, à sa demande sous divers prétextes – une émission de France Culture, l'exposition du musée Reine Sophie à Madrid –, puis à la mienne, chaque fois que j'allais à New York, pour la rencontrer, jusqu'en 2010. J'avais moi aussi tant d'affection pour elle !

Elle disait souvent : « C'est ça ! » Et cette exclamation qualifie parfaitement le travail de retrouvailles de l'auteur de *Calme-toi*, *Lison*. Il alterne le *je* et le *tu* pour transcrire, sur le mode de l'association d'idées, l'incessant monologue intérieur qu'il prête à juste titre à l'artiste. Il sait s'effacer devant ce récit éclaté d'une existence qui n'a cessé de traiter par la création l'impossible à supporter.

Le bric-à-brac de la mémoire renvoie au bric-à-brac de la maison : sédimentation d'objets, de photos, de documents ; télescopage des noms des morts et des actes des vivants : « tu adresses des signes aux morts que des vivants reçoivent » (3) ; évocation de dessins, gravures, aquarelles, sculptures. On s'y perd mais elle s'y retrouve toujours, car chacun des temps de sa vie est inscrit dans son œuvre, depuis « les petites personnes de bois et leur pied fragile de déracinés. Comme toi » (4) jusqu'à l'araignée, « grande, imposante, monumentale et frêle, telle qu'on puisse passer entre ses pattes, longues barres de fer qui s'amenuisent en pointe et finissent par un crochet » (5).

De ce kaléidoscope d'images émergent les figures du passé : le père destruction, la mère réparation, Robert sécurité, les trois fils « qui portent ton nom, pas celui de leur père, allez savoir pourquoi... on ne va quand même pas les affubler d'un nom juif alors qu'on peut faire autrement » (6), enfin Jerry « qui t'a tout donné de lui, t'a aussi prêté son corps pour un moulage. Grandeur nature dans la position de l'arc, son corps longiforme androgyne » (7). Et puis les lieux : la grande maison de Choisy, l'eau glacée de la Bièvre, les toits de Manhattan, les années Brooklyn, la petite maison dans la 20th Street, les oiseaux du jardin, les cris des enfants de l'école voisine... Je me souviens en 2010, assise sur le petit balcon, tu les écoutais, tu réclamais Jerry, tu avais vite froid...

Il y a tout ça dans *Calme toi, Lison* et plus encore, une infinie tendresse, une délicate intimité, une énonciation respectueuse de la singularité de l'artiste, des secrets de la femme et des confidences de l'amie. Ce n'est pas un tombeau, mais une petite musique, pour veiller sur le grand sommeil de celle qui n'a eu de cesse d'éveiller nos émotions en ne reculant pas devant la violence des siennes.

1 : Frémon J., *Calme-toi, Lison*, Paris, P.O.L, 2016. Cf. aussi : Frémon J., *Louise Bourgeois Destruction du père-Reconstruction du père, Écrits et entretiens 1923-2000*, Paris, éd. Daniel Lelong, 2000.

2 : Cf. *Barca!*, n° 11, octobre 1998, p. 103-127.

3 : Frémon J., *Calme-toi, Lison*, *op. cit.*, p. 27.

4 : *Ibid.*, p. 32.

5 : *Ibid.*, p. 49.

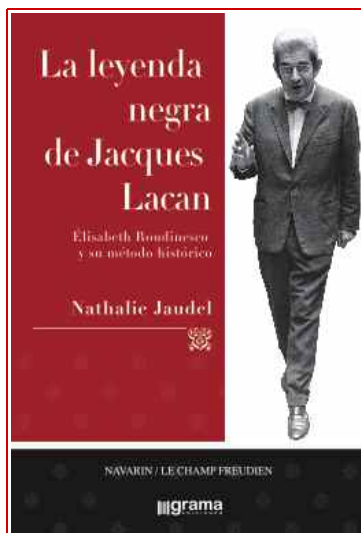
6 : *Ibid.*, p. 57.

7 : *Ibid.*, p. 86.



Rencontre et dédicaces à la librairie du X^e congrès de l'AMP à Rio

le mardi 26 avril à 13h



Nathalie Jaudel

La Lenda negra de Jacques Lacan.

Élisabeth Roudinesco e o seu método histórico (Opação lacaniana. Contra Capa)

La Leyenda negra de Jacques Lacan.

Élisabeth Roudinesco y su método histórico (Grama)

La Légende noire de Jacques Lacan.

Élisabeth Roudinesco et sa méthode historique (Navarin /Le Champ freudien)

Araceli Fuentes

El misterio del cuerpo hablante (Gedisa)

Gerardo Arenas

Deseo y Sinthome.

Consecuencias de la última enseñanza de Lacan (Grama)

Hélène Bonnaud

Le Corps pris au mot. Ce qu'il dit, ce qu'il veut. (Navarin /Le Champ freudien)



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.